

# Les mythologies lyonnaises de la soie et l'intégration communautaire

par Philippe VIDELIER, Historien,  
Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS)

La Biennale 2000 de la Danse, manifestation attendue, a choisi pour thème " Les Routes de la Soie ". Plus que de lointaines réminiscences, se retrouve-là une volonté de célébrer une identité dans laquelle tous se reconnaissent. Il est vrai que la Soie a, pour Lyon, valeur de mythe. Le siècle qui s'achève n'a cessé de le mettre en paroles (et parfois en musique). En 1902 La Chanson, publication mensuelle illustrée, célébrait Le Quartier des soyeux, " chanson lyonnaise ", sur l'air de La Besace :

« Les fabricants de soieries  
De toutes catégories :  
Satins, velours, broderies  
Et tulles aux fins réseaux  
Ont tous, sans fortes dépenses,  
Bien que pourvus en finances,  
Placé leurs grosses agences  
Dans les quartier des Terreaux. (...) »

Laissons donc la médisance,  
Dans sa sottise suffisance  
Railler avec malséance  
Ces gîtes industriels ;  
Et laissons avec l'Histoire  
Cette chose plus notoire :  
" Lyon doit toute sa gloire  
A son quartier des soyeux !" »

L'histoire a installé dans la ville des images d'elle-même. La ville les perpétue, les cultive, les assujettit à son présent, les projette dans l'avenir comme une marque distinctive. A Lyon, au principe de cette image de soi se trouve la Soie.

La capitale rhônalpine s'honore d'être une ville industrielle dont la réputation est fondée sur des activités valorisées par la profondeur du temps. Ville de culture, Lyon s'enorgueillit de ses traditions façonnées par un passé multiséculaire. C'est ainsi que, dans les années cinquante, le *Guide Bleu* de Georges-Paul Menais, *Géographie industrielle de Lyon*, s'ouvrait sur un chapitre : " Lyon, capitale de la soierie, laboratoire des textiles : Pour l'étranger que l'on interroge chez lui, à Oslo, à Rio de Janeiro, à New York ou à Londres, Lyon, c'est d'abord la soierie " (1958). C'est ainsi également que la somme universitaire consacrée à Lyon, ville industrielle par le géographe Michel Laferrère traitait, au plus fort de la croissance, de " la soierie lyonnaise " avant toute autre branche : " La soierie lyonnaise demeure en France l'activité spécifique de Lyon. La griffe soierie

lyonnaise confère à un tissu une valeur commerciale incontestable. (...) Cette expression universellement connue ne représente pas seulement une sorte de label. (...) L'expression soierie lyonnaise désigne donc une activité originale que d'autres centres textiles, en France et dans le monde, n'ont jamais pu complètement intégrer, ni copier " (1960).

La soie est donc, à Lyon, plus qu'une activité : une image de marque et un patrimoine, plus qu'un capital économique : un capital symbolique.

Les prospectus, conçus par les agences publicitaires, le disent à leur manière pour l'étranger de passage. Au tournant du millénaire, l'idée se décline dans sa modernité la plus achevée sous une forme épurée dictée par les exigences de communication : *All the secrets of printing on a silk material - " A Lyon, ville de la soie depuis le 16e siècle, l'Atelier de Soierie accueille les visiteurs pour la découverte d'un savoir-faire lyonnais " (L'Atelier de Soierie), ou encore : " Dépositaire des secrets des tisseurs de*



soie, d'or et d'argent lyonnais, la Maison des Canuts est le conservatoire vivant des arts de la soie. Du cocon au velours de Gênes ou au Damas, dans le labyrinthe de la soierie, la Maison des Canuts dévide le fil de la soie et guide le visiteur à travers l'histoire et les techniques de cette fibre merveilleuse découverte il y a 4500 ans par une princesse chinoise. (...) Étoffe noble aux reflets chatoyants, la soie se colore d'une palette

somptueuse, des teintes les plus vives aux pastels les plus tendres. (...) Tournée vers l'avenir, vers la haute couture et les productions artistiques, la soie attend, sereine, le troisième millénaire. " (La Maison des Canuts)

Ce qui fait de la soie un mythe, est son caractère récurrent, intégré, inconscient, immédiat et spontané : une parole première et incontournable.

## Une parole ouverte au monde et un message fortement structuré

Dans les années conquérantes de la prospérité, le sémiologue Roland Barthes décrivait, en analyste du quotidien, les *mythologies* structurant l'imaginaire social. Le mythe, disait-il, est une parole, tout à la fois message, système de communication, mode de signification et forme. Il expliquait que " chaque objet du monde peut passer d'une existence fermée, muette, à un état oral, ouvert à l'appropriation de la société " (R. B, *Mythologies*, 1972, p. 194).

Le mythe prend l'aspect du *lieu commun*, mais constitué en capital symbolique. Ce n'est pas une parole quelconque. Il se décline de façon rigide, en enchaînant invariablement ses éléments essentiels. Les mythologies lyonnaises de la soie présentent une forme simple mais fortement structurée :

1) L'énonciation. Elle porte le message, de façon répétitive, attendue, mais ne ressort pas pour autant de la banalité : le mythe est identité et partage.

2) Le temps. Le mythe incorpore du passé, une part d'histoire, il ne naît pas ex-nihilo.

3) L'échange. Le mythe a besoin de référents extérieurs : il institue un rapport au monde. Il n'existe pas dans une stricte fonction interne, mais au contraire ouverte vers l'extérieur.

4) La valorisation. Le mythe est noble. Sa permanence, sa force renvoient au rêve, à la beauté, au luxe même.

Ces éléments structurants sont présents dans l'ensemble des expressions du mythe, ils traversent tous les discours, sur les

supports les plus divers : article de presse, livres, enquêtes...

Le 11 juillet 1999, le vénérable quotidien républicain *Le Progrès*, rendait compte, à la rubrique " Mode ", du " style Tout soie " : 1) " *Le mythe de la soie se ressource aux fontaines de lampas, damas et taffetas mises en scène par Jérôme Vital-Durand au Musée des Tissus de Lyon* " (...) 2) " *Vivante depuis des siècles, au carrefour des civilisations orientales et occidentales, 3) la soie est la fibre de référence, le symbole de la beauté, de la souplesse, du confort, de la féerie au quotidien.* " Le mouvement est celui-ci : 1) énoncé, 2) temps-échange, 3) valorisation.

Ce mode d'exposition transcende les années et les sujets. Une décennie auparavant, le 22 janvier 1990, *Lyon-Figaro* commentait l'opération de l'UNESCO " Les Routes de la Soie " (thème exact de la Biennale 2000 de la Danse). Il était rendu compte, avec regret, de la faible insertion lyonnaise dans un projet international prestigieux : " *Si Lyon a fait sa renommée avec la soie, on ne peut pas dire que la ville s'apprête vraiment à lui rendre l'hommage qu'elle lui doit.* " L'énoncé pose l'équation Lyon = ville de la soie. " *Ce projet, à l'initiative de l'UNESCO veut démontrer l'enrichissement mutuel des différentes civilisations grâce à cette matière première dont l'histoire s'est faite en même temps que celle du monde.* (...) *Lyon doit bien à*



ses Canuts comme à ses soyeux de se plonger dans le passé et de vénérer les traditions. " La phrase concentre l'échange, le temps et la valorisation (enrichissement mutuel, différentes civilisations, plonger dans le passé, vénérer les traditions). Et lorsque *Lyon-Matin* (23 mars 1990) présente la manifestation de neuf sociétés de la région aux États-Unis sur le thème *French Textile Treasures from Lyon to L. A.*, le journal revient sur l'échange (" *entre Soie et la Californie* "), la profondeur du temps (" *de 1650 à 2010* ") et le luxe valorisant (reconstitution de la chambre de Louis XIV à Versailles, propre à plaire aux Américains). Il apparaît donc que l'évocation prend une forme obligée. Mais ce qui est vrai du discours de la presse, par nature éphémère et spontané, est tout autant vérifiable dans l'écrit didactique à vocation pérenne. Le *Guide Bleu* de géographie industrielle ne disait pas autre chose que les articles d'aujourd'hui lorsqu'il traitait en 1958 de " *Lyon, capitale de la soierie* ". Derrière l'énoncé-lieu commun, venaient les idées fortes d'échange (" *l'étranger que l'on interroge chez lui, à Oslo, à Rio de Janeiro, à New York ou à Londres* "), de la valeur et du temps (" *Le long passé et le prestige de cette industrie* " (...) " *Louis XI l'organisa à Lyon et François Ier la protégea par lettres patentes en autorisant l'établissement de métiers à faire des draps de soie d'or et d'argent* " " (p. 13). La thèse de M. Laferrère, sous un aspect docte, pour servir de référence à des générations d'étudiants, redéploie la mythologie de façon analogue : La soierie activité spécifique de Lyon, la valeur de la griffe soierie lyonnaise, l'expression universellement connue, etc. " *Les maisons de soieries d'Europe et d'Amérique admettent aussi la primauté historique de Lyon dans cette organisation si particulière du travail de la soie que l'on nomme Fabrique, et la remarquable continuité de cette profession, dont les schèmes essentiels n'ont pratiquement pas changé depuis le XVIème siècle* " (p. 83).

S'il fallait, en forme de confirmation, trouver encore un signe de la puissance du mythe, on le trouverait au coeur de l'institution en charge de sa conservation : le Musée Historique des Tissus. Comme on sait, c'est à la Chambre de Commerce de Lyon que revint l'idée d'une collection des produits du travail de la soie. En 1834, année de la seconde insurrection des Canuts, fut organisée une exposition dont on nous dit qu'elle eut un " grand succès ". En 1864, sous l'impulsion de Natalis Rondot, le Musée d'Art et d'Industrie - première version - fut installé dans le Palais du Commerce récemment construit. La nouvelle réalisation n'était pas de même nature que les musées d'art classique : elle avait une autre ambition, celle d'une transmission tournée vers l'avenir dans la perspective du développement économique. Pour l'inspirateur, Natalis Rondot : " *Si le Musée que la Chambre de Commerce veut fonder devait ne servir qu'à rendre plus faciles l'emprunt au passé, il n'y aurait par lieu, à coup sûr, de s'y intéresser vivement* " (*L'Enseignement nécessaire à l'industrie de la soie*, 1877). " Musée d'études ", il devait être une Université de la Soirie. Le Musée Historique des Tissus connut bien des modifications, de contenu, de vocation, jusqu'à son transfert rue de la Charité en 1951. Le catalogue édité par le Musée en 1975 résumait la relation " Lyon et la Soie " en un saisissant raccourci historique du président de la Chambre de Commerce : " *Lyon, qui fut autrefois métropole des Gaules et au XVIème siècle capitale de l'Humanisme, reste pour le monde entier, la Ville de la Soie. Aujourd'hui pourtant, ses activités économiques se sont beaucoup diversifiées et son visage se modernise. Mais si la cité change, elle ne renie pas pour autant son passé et la matière noble qui a tant contribué à sa renommée.* " (*Les Folles années de la Soie*, 1975). Le temps, la valeur, le lien au monde se retrouvent naturellement derrière l'énoncé, comme s'il était impossible de le formuler autrement.



## La soie et le changement social

Ces caractères fixés comme pour l'éternité, cette redondance du style marque la puissance du rapport de la ville à sa mythologie.

Malgré cette omniprésence, la Soie, à Lyon, relève, pour beaucoup, de l'histoire ancienne. La visite du président chinois Jiang Zemin, en octobre 1999, en donne un clair aperçu. La mythologie de la soie (le temps, l'échange, la valeur) vient évidemment au centre du système explicatif de l'événement. Tandis que le journal *Lyon-Capitale* (20/10) l'évoque par une succession de jeux de mots (" *Lyon-Chine, des relations sur le fil - Établir des liens économiques durables avec ce gigantesque marché en expansion demeure aussi difficile que de tricoter de la soie avec des mouflés* "), *Le Progrès* le place sous le signe de la tradition perpétuée : " *en choisissant Lyon pour entamer sa visite en France, le président de la République populaire de Chine Jiang Zemin consacre (...) les relations historiques entre la capitale des Gaules et son pays (...)* Outre les contacts étroits qui se sont noués autour de l'imprimerie dès le XVIème siècle puis de la Soie au XIXème, Lyon occupe une place à part dans la mesure où nombre de cadres ont été pendant près d'un demi-siècle formés à l'Institut Franco-Chinois qui, entre 1921 et 1950, a accueilli plus de 6000 étudiants chinois au Fort Saint-Irénée. " (22/10). Mais cette relation expliquée par la soie est aussitôt démentie par la modernité : " *Une visite qui porte déjà ses fruits - L'annonce, dès hier, de l'achat de huit Airbus gros porteurs A330 et vingt Airbus A318 et A319 pour un montant total de l'ordre de 15 milliards de francs est là pour prouver que Jiang Zemin n'a eu aucun motif de se plaindre de son séjour à Lyon* " (24/10). La Soie est loin, renvoyée à son passé mythique. Plus prosaïque, la modernité de la fin du millénaire s'incarne dans l'Airbus et le T.G.V. Le réel fait alors irruption dans une discontinuité totale du discours.

Si présente dans l'imaginaire lyonnais, la Soie renvoie à une mythologie parce qu'en réalité l'histoire, dans son évolution, dans

ses contradictions, n'y a que peu de place.

Elle se réduit au rappel anecdotique de l'Origine, le " *il était une fois* " par quoi tout commence : François Ier et ses lettres patentes, les deux marchands piémontais Turquet et Nariz. Le mythe se nourrit de la distance temporelle qui entoure l'objet d'un flou artistique. Il peut ainsi, c'est dans sa nature, servir toutes les causes : aussi bien l'introduction d'un ouvrage sur *La Main d'oeuvre étrangère dans la région lyonnaise* des années trente que l'illustration contemporaine de la venue de Jiang Zemin.

Ainsi lorsque Henri Baroin, docteur en droit, assure en 1935 : " *Le rôle des étrangers dans la fondation du commerce à Lyon est donc considérable* ", il étaye sa démonstration sur le plus classique possible des exemples : " *Deux marchands piémontais, Turquet et Nariz, déclarèrent aux échevins "qu'ils avoyent moyen de faire venir de Gênes et aultres lieux, bon nombre d'ouvriers en draps de soye et establir par ce moyen la dicte manufacture à Lyon qui serait un grand moyen pour bonifier leur ville". La même année, François Ier accordait par lettres patentes à Turquet et Nariz aussi bien qu'aux ouvriers étrangers qui viendraient "besongner et résider en nostre dicte ville de Lyon et à leurs femmes et enfans qui viendraient illec résider pour le résidu de leur vie" de nombreux privilèges.* " (p. 30). Mais après cette référence obligée, la thèse se poursuit par une description des milieux bien peu privilégiés de l'immigration ouvrière du XXème siècle, reléguée dans les banlieues pour faire tourner les usines, soumise aux décrets de contingentement dictés par la crise et la xénophobie du moment. Est-ce à dire que le " *Roi-Chevalier* " d'antan recevait mieux les étrangers que la République ?

Dans notre actualité, l'hebdomadaire *Lyon Capitale* n'hésite pas, pour appuyer une théorie osée, à insérer la visite du président chinois dans une fantastique géopolitique du très long terme : " *Une vraie partie de yoyo s'est engagée depuis des siècles, faite*



*de rapprochements, de disputes. Quand au XVIème siècle, François Ier offre à Lyon le monopole du tissage de la soie, les fabriques importent massivement leur matière première, jetant les bases de premiers échanges commerciaux " (20/10/99)... même si le marché chinois de la Soie ne s'est ouvert aux Lyonnais que vers la moitié du XIXème siècle, notamment grâce aux efforts de l' " allogène " Natalis Rondot (qui venait de Reims) !*

Le mythe, tel qu'il s'expose généralement dans un système exclusif de légitimation, apparaît pauvre, réduit à François Ier et à ses deux marchands piémontais. Il semble désinvesti du réel, vide de substance. Tout le processus historique véritable en est exclu. Hommes, travail, techniques, convergences, conflits, mutations : cela n'entre en rien dans le schéma du locuteur. Il est remarquable que même les Canuts, célébrés par Aristide Bruant, chantés dans tous les milieux populaires, n'y trouvent pas place. Serait-ce parce qu'il s'agit d'un classique de la révolte ? Serait-ce qu'ils appartiennent à une mythologie autre, celle du mouvement ouvrier qui ne croiserait pas celle de Lyon ? Les mythologies lyonnaises de la Soie seraient-elles donc essentiellement conservatrices ? N'aurait elle d'autres fonctions que décoratives ?

En 1937, l'un des étudiants chinois formés à l'Institut du Fort Saint-Irénée, Tcheng Tse-sio [Zheng Zixiu dans la transcription actuelle], soutint une thèse sur *Les Relations de Lyon avec la Chine*. Il y était bien entendu question de la Soie et l'incontournable anecdote sur François Ier et les marchands piémontais. Fierté nationale oblige, l'étudiant ne manquait pas de rappeler au passage que la sériciculture avait en Chine une histoire (mythique) autrement plus ancienne, puisque remontant à l'époque du légendaire " Empereur Jaune " Huangdi, en 2698 avant J.-C. ! L'observateur venu du bout du monde, expliquait que Lyon est " une ville d'échange ", " l'élément primordial du commerce est fourni par les soieries. De bonne heure, il y avait à Lyon un trafic de tissus venant des régions italiennes ou

*musulmanes. " Ce fut, poursuivait-il, " François Ier qui prit des mesures propres à donner à l'industrie lyonnaise de la soie son véritable essor. En 1537, il accorda aux artisans lyonnais des lettres patentes destinées à encourager et à développer la production des tissus de soie. Après avoir attiré les artisans étrangers, il assura à la ville le monopole de la soie par l'édit du 15 juillet 1540. Au reste, quatre années auparavant, en 1536, deux Piémontais, Étienne Turquet et Barthélémy Nariz avaient fondé à Lyon un atelier de tissage " (pp. 43,45). Mais le rappel historique, du roi François et des marchands piémontais, n'empêchait pas ce constat : si " par son industrie et son commerce, Lyon a donc toujours joué un rôle de premier plan dans l'économie de la France ", " actuellement, c'est un des plus grands centres industriels du pays par ses usines de constructions mécaniques, de munitions, d'automobiles, d'aviation et de produits chimiques " (p. 43). Car, en 1937, la Soie était déjà dans un plan second.*

À vrai dire, dès la fin du siècle dernier, le Maire de la ville, le Docteur Gailleton pouvait souligner la profondeur de la mutation : " Il y a 50 ans, la ville de Lyon était la reine de la Soie ; 40 000 métiers y battaient. Les conditions économiques ont changé, la concurrence de l'étranger s'est affirmée. Une autre ville que la nôtre eût disparu... Lyon au contraire, par la culture de la science, en s'adonnant à d'autres industries, chimiques, métallurgiques, mécaniques, a non seulement gardé son rang, mais sa population est passée de 300 à 500 000 habitants. " (cité dans *Lyon, l'âme d'une ville*, Philippe Dujardin et Pierre-Yves Saunier, p. 107)

Les révolutions de la filature, du tissage et de la teinture, l'apport de la chimie, ont provoqué dans la seconde moitié du XIXème siècle, un déplacement de l'atelier vers l'usine, du quartier intra-muros vers les communes périphériques. Il appartenait déjà à la légende le temps où les auteurs des *Mystères de Lyon (Histoire anecdotique, politique et philosophique de la ville de Lyon* publiée dans les premières années du Second Empire) décrivaient la Croix-Rousse comme une " immense ruche "





" uniquement peuplée d'ouvriers en soie " :  
" Depuis le lever jusqu'au coucher du soleil,  
on n'y entend que le bruit monotone et  
régulier du battant frappant l'étoffe. " Le  
quartier de Vaise, avec Gillet, Villeurbanne  
avec Gillet, également, et Henry Bertrand,  
Vulliod-Ancel, Seux et Charrel, Nombret,  
Coudurier-Fructus, J.-B. Martin, etc. sont  
transformés par l'industrie. Le monde des  
usines conquiert de nouveaux territoires.  
Oullins avec les ateliers de chemin de fer et  
les verreries, Saint-Fons avec la chimie, en  
premier lieu, puis Vénissieux, dans le cours  
de la première guerre mondiale, Vaulx-en-  
Velin, Décines, ensuite.

Sur le mode agrégatif, se sont installées la  
métallurgie, la construction électrique et  
bientôt la fibre synthétique, nommée " soie  
artificielle ", qui n'a qu'un rapport lointain  
avec la soie naturelle et la " Fabrique "   
d'antan. En 1929, la région lyonnaise consti-  
tuait le premier groupe français dans cette  
branche nouvelle, avec des usines à Vaulx-  
en-Velin (Soie Artificielle du Sud-Est),  
Décines et Saint-Maurice de Beynost  
(Société Lyonnaise de Soie Artificielle),  
Vénissieux (Tubize), Vaise (Rhodiaceta),  
Neuville (Soie Artificielle du Rhône)... " La  
soie de cellulose n'eut au début d'autre  
destination que de remplacer la soie, mais il  
est évident que ce n'est pas dans son rôle  
de succédané que l'on voit s'inscrire la  
courbe ascendante de la production ",  
soulignait en 1959 un professeur de la  
Sorbonne. La " soie artificielle " qui comp-  
tait pour 5 % du chiffre d'affaires de la  
soierie lyonnaise en 1921 atteignait 14 %  
deux ans plus tard. En 1928 la région  
produisait 35 % du textile artificiel français et  
la France se trouvait au cinquième rang  
mondial, derrière les États-Unis, l'Italie,  
l'Allemagne et la Grande-Bretagne, et juste  
devant le Japon. Le cours de la Sorbonne  
expliquait comment une " spéculation  
habile " avait " inspiré toute la manufacture  
lyonnaise ", qui s'était efforcée de contrôler  
la fabrication des fibres artificielles plutôt  
que de la subir.

Les capitaux de soyeux ou teinturiers lyon-  
nais s'investissent dans la nouvelle industrie.  
Au premier Conseil d'Administration de la

Société Lyonnaise de Soie Artificielle (usine  
à Décines) se retrouvent MM. Roche de la  
Rigodière fabricant de soieries, de la maison  
Les Successeurs de G. Montessuy, Henry  
Morel-Journal, de la maison Morel-Journal  
& Cie, vice-président de la Chambre de  
Commerce de Lyon, Henry Bertrand, fabri-  
cant de soieries, membre du Conseil de  
l'Université de Lyon et président de  
l'Association de la Fabrique Lyonnaise Libre-  
échangiste, ainsi que des représentants du  
Crédit Lyonnais, à côté de ceux du Crédit du  
Nord, de la Chambre de Commerce de  
Roubaix, de firmes hollandaises et de  
soyeux zurichoises qui révèlent l'intégration  
du textile dans son ensemble et l'internatio-  
nalisation des capitaux. La maison Vve  
Guérin et Fils se lie à la filiale française de la  
société belge de Tubize (usine à Vénissieux).  
Le groupe Gillet (usines à Vaise, Vaulx-en-  
Velin, Péage de Roussillon, etc.) se taille la  
part du lion grâce au Comptoir des Textiles  
Artificiels (C.T.A.), " une des entreprises  
lyonnaises le plus à l'échelle du monde  
moderne " selon G.-P. Menais en 1958.

Néanmoins, la soie traditionnelle et le textile  
artificiel vont se livrer une guerre sans merci.  
La bataille du nom, du symbole, de la  
marque est engagée. " Soie artificielle ? non  
Rayonne ", écrit un géographe dans la revue  
*Études Rhodaniennes* de 1936. " C'est de  
cette ville qu'est partie une vigoureuse  
campagne pour que des appellations nette-  
ment distinctes marquent les différences de  
nature, de qualité et de prix de deux textiles  
que les Lyonnais se sont toujours refusés  
à confondre. " Une loi (11 juillet 1934),  
réserve finalement l'appellation " soie " aux  
produits d'origine animale. La matière, les  
procédés de fabrication s'écartent essentiel-  
lement. Le même géographe note : " La  
filature de la rayonne est une industrie abso-  
lument originale, apparentée aux industries  
chimiques, nécessitant de formidables  
installations et d'énormes capitaux. Rien de  
commun avec la filature et le moulinage de  
la soie qui d'ailleurs, ne se pratiquent pas à  
Lyon " (car si les soyeux ont leur commerce à  
Lyon, si les canuts tissent à la Croix-Rousse,  
la filature et le moulinage de la soie sont  
depuis toujours dispersés dans la plaine du  
Bas-Dauphiné, les Monts du Lyonnais,



l'Ardèche ou la Saône et Loire). Quoi de commun entre le mûrier rustique, la chenille baveuse de Bombyx mori, les cocons formés sur les claies d'élevage, et les procédés viscose, pâte de bois traité traitée au bisulfite de soude, et acétate, pâte de cellulose traitée à l'acide sulfurique, acide acétique et anhydride acétique ? Lorsque le quotidien Le Monde rendait compte du développement de cette industrie dans son édition du 11 juin 1949, à la suite d'une rencontre in situ organisée par la Chambre patronale, c'était en ces termes : " *L'usine de Vaulx-en-Velin, dont nous visitâmes tous les ateliers-compartiments, a moins l'aspect*

*de la fabrique classique où des théories d'ouvrières font tourner et gémir des métiers sous leurs doigts, que d'un grand laboratoire moderne d'alchimie.* "

Pourtant, le nom de " La Soie " est resté attaché aux quartiers de Vaulx-en-Velin, Villeurbanne, Décines ou d'ailleurs, qui ont accueilli les grandes usines de textile artificiels et, avec elles, les populations immigrées qui ont fait le développement de la banlieue et, pour partie, la richesse de l'agglomération.

## Les nouveaux visages de l'agglomération

A l'aube du troisième millénaire, la métropole ne se vit plus dans le cadre restreint de ses frontières communales, mais comme ville-agglomération, intégrant une périphérie dont l'histoire n'a pas une identité profonde ni le prestige de la ville-centre, mais se trouve liée aux mutations industrielles et urbaines de notre siècle. Cette périphérie, longtemps assimilée à son seul statut productif dans un mouvement inégal de division sociale de l'espace, a largement contribué, pourtant, au rayonnement de l'ensemble et à sa richesse dans les années fastes. Mais elle est restée symboliquement reléguée dans un second plan, dévalorisé et privé d'histoire : celui des banlieues.

Dans le quart de siècle précédant la Seconde guerre mondiale, la ville de Lyon (dont les recensements sont contestés) a vu sa population augmenter de 9 % alors que Villeurbanne s'accroît de 91 %, Vénissieux de 234 %, Vaulx-en-Velin de 462 %, Décines de 438 %. Dans une échelle de taille qui, bien entendu, ne souffre pas la comparaison, les pourcentages de croissance indiquent le mouvement et la tendance.

La banlieue de Lyon était, à la fin des années vingt, l'espace des grandes usines et sa structure sociale reflétait cette prédominance : la ruralité ancienne s'effaçait devant une modernité conquérante qui avait le visage de l'industrie. Dans les années trente,

la population ouvrière était de 67 % à Oullins, de 80 % à Vénissieux. La croissance s'est faite aussi dans un immense brassage de populations. Venus d'Italie et d'Espagne, d'Arménie et de l'empire Russe, des colonies françaises, du Tonkin ou de l'Algérie, les étrangers formaient une part grandissante, prépondérante parfois, de ce monde ouvrier. Henri Baroin, dans sa thèse *sur La Main d'oeuvre étrangère dans la région lyonnaise*, rappelait un rapport de la Chambre de Commerce de 1932 selon lequel, dans l'industrie de la soie artificielle, par exemple, la proportion d'ouvrier(e) étranger(e) s'élevait à 64 %. Une enquête du Progrès, en septembre 1929, évoquait " les Polonais, les Russes, les Arméniens et les Tchécoslovaques " des usines de Vaulx et Décines, les Espagnols de la Tubize et de Maréchal à Vénissieux, les " Arabes et les Marocains " (sic) de Berliet et des usines de produits chimiques, les Juifs séfarades de Saint-Fons, employés chez Coignet, les quelques Chinois de Rhône-Poulenc et de Saint-Gobain (reste de ceux amenés lors de la Première guerre), et les Italiens qui se trouvaient " à demeure " parce qu'ils étaient là depuis si longtemps (lors de l'assassinat du président Sadi Carnot, en 1894, ils avaient fait les frais des émeutes xénophobes). En 1931, 17 % de la population de Villeurbanne était étrangère, 28 % à Saint-Fons, 44 % à Vénissieux, 55 % à Décines : des chiffres comme on n'en a plus connu par



la suite. Cela induisait une redéfinition des identités que le temps seul pouvait sédimenter sur une base nouvelle. C'est cette immigration première qui forme le fond de la population française des banlieues d'après guerre, renouvelée encore par la nouvelle vague d'immigration des années de prospérité et d'explosion urbaine. Mais les problèmes de notre fin de siècle n'avaient-ils pas été vécus par les générations d'alors ?

Jules Grandclément, médecin populaire et maire de Villeurbanne, parlant de sa ville en 1920, en dénonçait l'aspect désordonné, produit d'une croissance laissée exclusivement à sa dynamique interne : " *Nos prédécesseurs n'avaient pas prévu une évolution aussi rapide ; il en a résulté une agglomération chaotique, sans plan d'ensemble, une ville mal faite qui s'est développée au hasard d'intérêts privés où chacun a bâti à sa guise, et tracé des voies de communication à sa fantaisie. (...) Nous devons tirer les leçons de l'expérience, éviter les fautes de nos prédécesseurs ; il ne faut pas que nos successeurs puissent nous accuser d'avoir laissé se développer une Cité malsaine, sans espace libre, une ville chaotique, sans agréments et sans esthé-*

*tique, une agglomération où fumeraient et trépideraient des milliers d'usines, alors que l'ouvrier y chercherait en vain un gîte salubre et confortable, un site reposant à l'air pur dans la verdure. (...) Nous avons le devoir de réserver l'avenir. "* La description valait aussi bien pour les quartiers déshérités de Lyon que pour ses banlieues, et le diagnostic reste d'une profonde actualité.

Longtemps, le sens de l'appartenance, a été dénié à ces populations de la périphérie. Le centre et la banlieue ne faisaient pas bon ménage. Il fut une époque, pas si lointaine, où le passage de la ligne de chemin de fer séparant les Brotteaux des Charpennes était considéré comme le franchissement d'une frontière. Puis les limites se sont déplacées. Mais elle ont survécu, posées plus loin.

La crise urbaine, oubliée pendant les Trente Glorieuses, est réapparue en force dans la décennie 80, sur fond de marasme économique, de déchirement du tissu social et de perte des repères culturels les mieux établis. Dans un moment décrit comme celui d'une extension des phénomènes d'exclusion, la question d'une identité d'agglomération se pose de nouveau avec acuité.



## S'approprier un monde partagé

Les questionnements sur l'identité, d'un lieu, d'un groupe, de la ville, de l'agglomération, sont indissociables de la mise en oeuvre d'un travail collectif de mémoire, c'est à dire d'un travail d'appropriation en mode partagé.

Des expériences menées à Vaulx-en-Velin en milieu scolaire ont montré comment les images fortes de la ville, pouvaient s'inscrire profondément et positivement dans ce travail. Il y aurait ainsi d'autres usages possibles des mythologies lyonnaises, plus productifs et mobilisateurs que le simple faire-valoir publicitaire.

En 1989-1990, enseignants et élèves du Collège " Jacques Duclos ", entreprenaient

la découverte des racines du quartier usinier, désormais déserté par l'activité industrielle, le quartier de " la Soie " où les parents, les grands parents et déjà les arrière grands parents des jeunes élèves s'étaient installés, dans la proximité de l'usine de textile artificiel qui les employait. A l'origine de cette quête, les noms du quotidien : " *Alimentation de la Soie* ", " *Pressing de la Soie* ", " *Dépôt de la Soie* ", " *Allée de la Boule en Soie* " et, donc, une interrogation née de la survivance d'appellations désormais déconnectées de toute réalité, d'un passé aboli par la crise. Les enfants ont recherché documents et photos, et surtout recueilli les récits des anciens, de ceux qui ont fait vivre les cités, l'usine : Italiens, Russes Blancs, Arméniens,



Espagnols, Polonais, Hongrois, Algériens, Marocains, Tunisiens, Portugais, Yougoslaves, Cambodgiens, Français de toutes régions. Ces récits, rendus intelligibles aux jeunes par l'apport organisatif et formatif des enseignants, leur faisaient découvrir le monde et ce qui avait rassemblé à Vaulx des gens aussi divers. Le travail accompli donna naissance à une brochure, *Histoires de Soie*.

Il est remarquable de constater que le cours de ce travail faisait se télescoper des réalités matérielles et temporelles différentes, la soie artificielle se confondant au terme du parcours avec la soie tout court. La brochure précisait : " Parler de la Soie dans le quartier de la Soie paraît évident. Bien que la Soie de notre quartier ait été un produit artificiel fabriqué de 1925 à 1950, on traitera ce sujet plus tard. Mais lorsqu'on est dans la banlieue Est de Lyon, capitale de la Soie, on ne peut pas passer cette production mystérieuse, secrète, sous silence. " (*Histoires de Soie*, p. 18) La princesse Hsi-Ling-Shi, les moines de l'Empereur Justinien et Marco Polo l'aventureux faisaient leur jonction avec les ouvriers de l'usine TASE. L'imaginaire, le merveilleux, même, entraînent dans la mise en scène du quartier déshérité. L'histoire de Vaulx-en-Velin rejoignait dans ce mouvement celle du grand Lyon, témoignant de la puissance mobilisatrice et agrégatrice d'une parole mythique proprement lyonnaise.

Un essai analogue a mobilisé les élèves de 4ème A.T.A. (Agent Technique d'Alimentation) du lycée professionnel " Les Canuts " en 1997-1998. A la faveur d'une réflexion sur le nom de leur établissement, ils se sont penchés sur le destin des célèbres tisseurs de la Croix-Rousse. " Certains d'entre-nous trouvaient ce nom trop original, alors qu'ailleurs les lycées portent souvent des noms d'artistes, d'hommes de lettres ou de science. Nous décidâmes d'aller à la recherche de ces personnages. " Une visite au Musée des Tissus, une vidéo sur le ver à soie, des ballades dans les traboules de la Croix-

Rousse, une conférence de l'historien Maurice Moissonnier ont été autant d'éléments structurant leur découverte d'un monde ignoré : " A la fin de notre enquête, nous ressentions de l'admiration pour ces femmes et ces hommes qui avaient lutté et sacrifié leur vie pour un monde plus juste. " Une plaquette de poèmes, *Paroles de Canuts*, illustrée de dessins, faisait trace. Le lecteur en retrouvera deux, au début du cahier.

On lira particulièrement celui de Naïma, " Si j'étais canuse ". Cela vaut les vers de La Chanson fredonnés autrefois au " Caveau Lyonnais " dans les salons Berrier & Milliet.

Depuis l'épopée des Canuts, l'image archétypale de l'ouvrier symbolisant la pauvreté et une forme d'exclusion sociale, et celle du fruit de son travail, la soie, figurant, à l'opposé, la richesse, se tiennent dans un écart considérable. Mais elles s'unissent aussi et font corps dans l'idée éminemment culturelle d'un mythe fort de la ville, de l'agglomération, qui fait sens et rejaillit sur chacun pour un avenir commun qui reste à construire.

Le choix, spontané, du thème " Les Routes de la Soie " pour la Biennale de la Danse inaugurale du millénaire, relève sans aucun doute de cette problématique du renouvellement positif des mythologies lyonnaises.

Si est prise au sérieux la volonté de " convergence de l'identité lyonnaise et du projet d'agglomération " affirmée par la Mission Prospective et Stratégie - Millénaire 3, faisant sienne " la nécessité de replacer l'homme au coeur des projets et de la réflexion, dans une période où le monde évolue à une vitesse extrêmement rapide, et parce que l'humanisme est un des éléments de l'identité de l'agglomération lyonnaise qui peut être mobilisée dans ce dessein. " (*Cahier Millénaire 3-n° 1*), alors la mémoire peut, non se stériliser par un repli sur le particularisme, mais, dans une démarche féconde, s'ouvrir sur un destin plus large.

